

Comptez aussi, mais pour le maudire, comptez ce fourbe et cauteleux Heribert<sup>1</sup>, ce déloyal seigneur de Ham et du Vermandois, qui dépouilla son maître, sans oser même saisir ses dépouilles, et le fit lâchement mourir à Péronne, après l'avoir retenu six ans prisonnier : heureux encore le malheureux prince du courage de sa femme Edgive<sup>2</sup>, illustre et habile reine, qui sut dérober son fils, jeune enfant, aux poursuites de l'usurpateur, et, non contente d'avoir préparé son retour au trône, combattit généreusement à la tête de son armée, pour l'y maintenir<sup>3</sup>.

Comptez de plus cet autre coupable, qui le fut beaucoup encore, quoiqu'il le fut moins, ce connétable de Saint-Pol, traître trois fois et trois fois félon, qui trahissait tout ensemble le duc de Bourgogne, le roi d'Angleterre et le roi de France, et ne mérita que trop de périr, comme il fit, victime d'une trahison.

La guerre, poursuivait-il, est venue aussi en ce lieu. En 932, Hébrard, fils de ce comte Helgaud tué par les Normands à la surprise du camp d'Arras, s'était rendu maître du château de Ham. Le comte Héribert accourut, força le château, et fit Hébrard prisonnier.

<sup>1</sup> C'est ainsi que le nomment Frodoart et Raoul Glaber.

<sup>2</sup> C'est le nom que lui donne Frodoart; d'autres la nomment Ogine; d'autres encore Théagine.

<sup>3</sup> Mézeray.

Peu après, le roi Raoul et Hugues-le-Grand en firent le siège. On y combattit long-temps; mais à la fin, *les fidèles* d'Héribert furent contraints de donner au roi des otages.

Ce fut devant cette ville que Jean de Bourgogne commença, en 1411, l'odieuse et sanglante lutte qui divisa si long-temps sa maison et la maison d'Orléans. Les troupes de Flamands qu'il y avait amenées ne surmontèrent qu'à grand-peine la résistance obstinée de ses habitants. Cependant il fallut céder. La malheureuse ville fut mise au pillage, « et toutes « les églises et édifices d'icelle furent consom- « mées et arses à grand'destruction. Mesmement « l'abaye qui estoit auprès, d'où n'eschappèrent « que six ou sept religieux seulement<sup>1</sup>. »

Elle se relevait pourtant de ses ruines; mais, en 1414, Jean de Luxembourg la prit et la sacagea de nouveau.

Vingt ans après, elle fut reprise par Lahire. Mais cette fois, c'était de par le roi qu'elle était sommée. Les habitants n'eurent garde de résister à leur maître, et les troupes de Charles ne commirent sur eux aucune violence.

Regardez, disait-il encore, en montrant du doigt la porte du fort: c'est là, à une très-petite distance de cette porte, que fut tué, en 1595,

<sup>1</sup> Monstrelet.

le brave D'Humières, heureux soldat, dont Henri IV a pleuré la mort<sup>1</sup>. Gomeron, qui tenait la place pour le duc d'Aumale, avait eu la faiblesse de recevoir quinze cents Espagnols dans la ville, et il en était mort de douleur<sup>2</sup>. Son fils, qui lui succéda, et qui occupait le château, eut à son tour une autre faiblesse : il consentit, je ne sais dans quelle espérance, à se rendre avec deux de ses frères à Bruxelles, auprès du général espagnol. Quand celui-ci l'eut en son pouvoir, il en voulut profiter pour se faire livrer le château, menaçant la mère de Gomeron, qui y était restée, de lui envoyer la tête de ses trois enfants dans un plat, si l'on différait. Dorvilliers, beau-frère de Gomeron, avait été mis en sa place; il eut horreur de la trahison qu'on lui proposait, et il appela le brave D'Humières.

D'Humières vint, attaqua résolument les Espagnols retranchés dans la ville, fut repoussé deux fois, et mourut d'un coup de mousquet tiré d'un clocher. Mais ses soldats le vengèrent; la ville fut prise, et il ne se sauva qu'à peine quelques hommes des quinze cents Espagnols qui la défendaient.

Leur général faisait alors le siège du Catelet. Irrité de cette perte et de leur défaite, il marche

<sup>1</sup> De Thou, livre CXII.

<sup>2</sup> Mézeray.

sur Ham, somme le château, y est reçu à coups de canon, comme il devait l'être, et venge aussitôt sa honte en faisant pendre, sous les yeux de sa mère, le malheureux Gomeron. On montrait encore, il y a peu d'années, un arbre qui portait son nom; c'était celui où l'avait fait attacher le prévôt.

Deux cent vingt ans plus tard, les étrangers revinrent à Ham. Dix soldats d'artillerie et quatre-vingt-sept vétérans formaient toute la garnison du château. Le corps d'armée qui l'assiégeait n'avait guère moins de trente mille hommes. La résistance cependant fut longue et habile, et la plus honorable capitulation en devint le prix. On garde religieusement dans les archives du fort ce noble et précieux titre du courage de nos vieux soldats.

Ham, disait-il encore, était l'une de ces places, sises sur la Somme, qui furent engagées par le traité d'Arras, au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, et que celui-ci, tout loyal qu'on nous le représente, n'avait nulle envie de rendre, quoiqu'on lui rendit ses quatre cent mille écus d'or; grand sujet de discorde et de ressentiments réciproques entre lui et l'artificieux Louis XI. Louis XI! Quel roi, mes enfants; quelle étrange et inexprimable figure de roi! Prince vanté, prince décrié, prince redouté et méprisé tout

ensemble; qui s'affranchit, à la manière du temps, du joug que les grands essayèrent de lui imposer; qui se servit du peuple sans s'y asservir, et de la religion sans lui sacrifier un seul de ses crimes; politique quoique superstitieux, ou plutôt superstitieux parce qu'il était politique: de qui l'on a dit qu'il manquait de courage, sans songer avec quelle vaillance il combattit devant Liège et à Montlhéry; à qui l'on reproche les pièges où il attirait Charles-le-Téméraire, sans se rappeler ni la criminelle ligue du bien public, ni l'empoisonneur Hardy<sup>1</sup> que son vassal lui avait trahitusement envoyé; à qui, sur le témoignage suspect de Brantôme, on a témérairement imputé la mort de son frère<sup>2</sup>, oubliant que celui-ci ne mourut que sept mois après l'empoisonnement qu'on suppose<sup>3</sup>, et que, faisant son testament dans les derniers jours de sa vie, ce fut Louis XI lui-même, quoique absent, qu'il choisit pour son héritier: prince parcimonieux, cruel, implacable; qui se repen-

<sup>1</sup> Chronique de Jean de Troyes.

<sup>2</sup> Petitot, note sur le chapitre ix, livre III des Mémoires de Philippe de Commines.

<sup>3</sup> Mézeray raconte que l'abbé de Saint-Jean d'Angely offrit une pêche empoisonnée à la dame de Montsoreau, qui la partagea avec le duc de Guyenne, dont elle était la maîtresse.

Comment Louis XI et l'abbé lui-même auraient-ils pu prévoir ce partage?

tit pourtant une fois de n'avoir pas pardonné<sup>1</sup>; qui fut mauvais fils, qui fut mauvais père; qui se vengea, par la mort d'Agnès, de l'empire que lui donnait sa beauté, et punit d'un supplice atroce le crime douteux de Nemours: roi selon son peuple et selon son siècle; plus habile encore dans l'adverse fortune que dans la bonne; qui dressa beaucoup d'embûches, mais à qui beaucoup d'embûches aussi furent dressées; qui ne se trompa qu'à Péronne; qui fit cesser les invasions des Anglais, acquit la Provence, recouvra la Bourgogne, recueillit l'Anjou et le Maine, remit sous sa main la Guienne et la Normandie, et prépara l'union de la Bretagne que ses successeurs achevèrent: grand par les grandes choses qu'il fit; coupable par les coupables moyens qu'il y employa.

Il ajoutait à cela des récits d'une autre nature. Vadé est né dans ce lieu, disait-il; chansonnier libre et facile, il obtint de la célébrité dans un temps où la chanson n'était que gaie et jolie. Béranger ne l'avait pas encore rendue sérieuse et belle.

Mais voici un titre de meilleur aloi: le général Foy est né aussi en ce lieu. Je l'ai connu, mes enfants; je l'ai vu de près; j'ai eu de longs entretiens avec lui, loin du tumulte des assemblées

<sup>1</sup> Philippe de Commines, livre VI, chapitre xii.

publiques. Je ne sais s'il me rendrait aujourd'hui la même justice qu'alors ; mais moi je ne cesserai jamais de lui rendre celle qui lui est due. C'était un homme sincère et habile, et qui ne suivait que de loin ceux qui l'entraînaient ; le seul peut-être, entre tant d'autres orateurs du même parti, qui ne fût pas inférieur à la renommée qu'il lui avait faite.

Venaient à leur tour les détails que le bon Richard avait recueillis sur les prisonniers du château. On en compte peu de considérables, disait son grand-père. Les gouvernements préféraient pour ceux-là Vincennes et la Bastille, qui étaient plus près et plus sûrs.

Un roi cependant y a été enfermé ; un roi trahi, un roi dépouillé, un roi légitime souverain de la France. Quand le comte de Vermandois, perfide vassal, se fut saisi du trop confiant Charles III, il le mit d'abord, dit le chroniqueur, « dans un fort à lui, sur la Somme, près de Saint-Quentin<sup>1</sup>, » et le fit conduire ensuite dans un autre nommé Château-Thierry. Ce fort sur la Somme était celui où vous me voyez moi-même, neuf siècles après, ministre d'un autre roi Charles, également dépouillé.

Il y a eu aussi un comte d'Oxford, fidèle et

<sup>1</sup> Chronique de Frodoart, ann. 923.

courageux serviteur de la maison de Lancastre, qui fut enfermé onze ans au château de Ham, et qui s'en évada à la fin, emmenant avec lui le gouverneur, Walter Blount, qu'il était parvenu à séduire. Ce brave comte d'Oxford était celui qui combattit si vaillamment pour Henri et pour Marguerite, à la terrible journée de Barnet, et qui aurait gagné la bataille, si une fatale méprise du comte de Warvic ne l'avait fait perdre. Mais le château où il expia si cruellement sa fidélité, n'était pas, comme on l'a cru, celui des bords de la Somme. L'historien s'est trompé.

C'est une tradition du pays qu'un malheureux capucin, dont le crime est toujours resté inconnu, a vécu de longues années dans un étroit cachot de la tour, et qu'il y est mort en grande réputation de sainteté. On allait prier auprès de la pierre qui avait servi d'oreiller à ce pauvre moine. Les femmes la faisaient toucher à leurs vêtements. C'était une naïve dévotion au malheur, et elles attribuaient, non sans cause, une merveilleuse vertu à cette dévotion.

On cite encore une autre tradition plus récente et moins incertaine. Un jeune homme du nom de Lautrec, beau, ardent, formé pour toutes les choses extrêmes, né pour les excès de la vertu ou pour ceux du vice, avait rencontré une jeune fille belle comme lui, comme lui gra-

cieuse et passionnée , mais chaste , pieuse , pleine de candeur et de modestie. Lautrec l'aima comme il devait aimer , d'un amour furieux et désordonné. La jeune fille aussi se laissa surprendre d'amour : elle aima Lautrec , elle l'aima tendrement et innocemment.

Mais elle était de condition obscure , et n'avoit point de biens pour s'en racheter. Lui s'imagina quelque temps que l'amour serait plus fort en elle que la vertu ; il se trompait : la pauvre fille étonnée et humiliée trouvait d'inépuisables secours dans sa pureté. Elle eût voulu cesser d'aimer , si la volonté suffisait.

Lautrec n'espérait point de fléchir l'orgueil de son père , et il ne l'essayait point. L'inutile passion qui le consumait devint un mal opiniâtre et profond. Son teint se flétrissait ; ses regards perdaient leur vivacité. Il vivait à l'écart ; sombre , soucieux , taciturne. Il entendait à peine et ne répondait que par des gémissements.

Lautrec avait un oncle encore jeune , élevé de bonne heure à de grandes dignités dans l'église , et qui lui avait toujours montré beaucoup d'affection. Cet oncle remarqua le changement qui s'était fait en lui et s'en affligea. Il lui fit plusieurs fois de pressantes questions ; le jeune homme éludait et dissimulait. L'oncle ne se rebuta point et persévéra. Lautrec enfin cédant à ses impor-

tunités et à ses caresses , laissa échapper son secret.

C'était un temps de mœurs légères et peu scrupuleuses ; on n'y avait pas coutume de traiter l'amour si sérieusement. L'oncle entreprit de désabuser et d'affranchir son neveu. Il vit la jeune fille et épuisa auprès d'elle tous les artifices et toutes les séductions. Tantôt il la conjurait de renoncer par amour à son amour même , afin que celui qu'elle aimait devint libre d'un engagement qui le rendait malheureux. Une autre fois , s'il ne suffisait pas de l'amour , il offrait d'y ajouter des richesses en dédommagement du sacrifice qu'il sollicitait. Une autre fois , puisque sa tendresse était si profonde et que le courage lui manquait pour y renoncer , il hasardait et balbutiait des conseils d'une autre sorte , faisant entendre à la jeune fille que tout espoir d'une union légitime lui étant interdit , il ne lui restait plus , voulant garder son amour , que de lui céder.

Mais la vertu de la pauvre fille n'avait pas de moins profondes racines que sa passion. L'inflexible simplicité de son jeune esprit déconcertait toutes les ruses. Le cœur de l'oncle en fut lui-même troublé , et une pensée perverse , affreuse , funeste , s'empara de lui. Il s'était proposé de séduire , et c'était lui qui l'était. Tant de charmes l'a-

vaient subjugué; tant de vertu lui inspirait une insurmontable admiration. Le malheureux aima et osa le dire. Un cri d'horreur et d'effroi fut la seule réponse de la jeune fille; confondu et épouvanté, il s'enfuit.

Au même moment Lautrec arrivait. La fille pleurait, gémissait, et donnait les marques du plus violent désespoir. Le jeune homme aussi se désespérait et interrogeait. D'où venaient une si grande agitation et une si vive douleur? Il voulait le savoir, le savoir à l'instant, sans ménagements et sans restriction. Sa voix était suppliante à la fois et impérieuse. Il priait et il exigeait; il pleurait et il commandait. Qu'est-ce que la pauvre fille pouvait faire? Vaincue par sa propre émotion et par les emportements de Lautrec, incapable, dans son indignation et dans sa stupeur, de rien mesurer et de rien prévoir, d'imprudentes paroles lui échappèrent: Lautrec apprit la trahison, ou la devina.

Anéanti, sa tête se troubla et ne retint plus qu'une faible lueur de raison. Il se précipita, il saisit ses armes, il suivit les traces de son oncle, il l'atteignit au pied des autels, et tout revêtu qu'il était des marques de sa dignité, il le frappa et se rassasia de son sang.

Les cachots de Ham furent depuis le refuge de son crime ou de sa folie. Il y avait passé

quarante ans, quand survint la révolution de 1789; alors on le délivra. Mais oublié, réputé mort, méconnu des siens, il n'avait plus ni pain ni asile. La ville de Ham prit pitié de lui, et le remit à une pauvre femme pour en avoir soin et pour le nourrir. Il en profita peu et mourut au bout de trois mois. Peut-être eût-il vécu plus long-temps si la liberté, cette étrangère qui lui était inconnue, n'était pas venue inopinément déranger les tristes habitudes de sa vie.

Mais si la révolution enleva au château de Ham quelques hôtes, elle ne tarda guère à lui en fournir de nouveaux. Le temps vint où la Convention, sa laborieuse ouvrière, essayant enfin elle-même de sa dure et monstrueuse justice, se délivrait en un même jour de Barrère, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois, qu'elle déportait; et de Bourdon, Hugues, Châles, Faussedoise, Duhem et Choudieu, qu'elle reléguait au château de Ham.

Bientôt, continuait le vieux Richard, ce furent des hôtes d'un autre caractère et d'un autre rang: quelques émigrés ramenés sur la côte de France par une tempête: un Vibraye, un Choiseul, un Montmorency, victimes avant nous des discordes civiles; qui faillirent à périr, punis de mort pour crime de naufrage, et dont la peine changée, changea seulement l'iniquité et la honte du gouvernement qui la leur osait infliger.

Dans le même temps, cette autre victime, ce même Polignac que la fortune vient d'y ramener ; déplorable prince, qu'une inexorable fatalité poursuit et accable ; associé alors à la catastrophe de Moreau, de Pichegru et de Georges ; associé depuis à des malheurs bien plus grands ; qui commença sa vie par une longue captivité, et recommence sa captivité sur le déclin de sa vie.

Le vieux comte ne se lassait point. Les souvenirs de Ham lui plaisaient, et il était pour eux indulgent et inépuisable. Il y avait un point cependant sur lequel on n'osait lui faire aucune question. Cent fois il avait commencé le récit des actions de son malheureux grand-père, et chaque fois qu'il l'avait entrepris, ses larmes l'avaient empêché d'achever. On craignait pour lui cette émotion douloureuse que sa vieillesse ne pouvait plus surmonter. Mais un jour que le plus jeune de ses petits-fils en avait dit innocemment quelques mots : L'histoire de votre aïeul ? reprit-il. Ah ! j'y songe ; je puis vous la dire ...qu'est-il besoin de tant de paroles ? Elle est écrite, mon fils, cette histoire ; c'est moi qui l'ai faite et qui l'ai écrite : elle est sur la pierre qui recouvre les restes de cet homme si follement maudit et persécuté. Il vous y faudra aller, mon enfant, à cette vieille et modeste pierre. Ce sont de pieux pèlerinages que les enfants doivent faire et qui

leur portent bonheur. Agenouillez-vous et recueillez-vous, quand vous y serez. Faites ce que j'ai fait tant de fois : arrachez la mousse qui couvre la pierre ; et si des mains impies n'ont pas renouvelé sur elle ces sacrilèges mutilations dont j'ai vu ailleurs trop d'exemples, vous y trouverez ce que vous cherchez ; vous y lirez, dans une courte épitaphe, toute l'histoire du chef de votre famille :

PROSCRIT  
PARCE QU'IL AVAIT  
ÉTÉ FIDÈLE,  
ET CONDAMNÉ  
COMME S'IL NE L'EÛT PAS ÉTÉ.

DE PEYRONNET.

